

N'en déplaise à notre directeur et ami Dollingen, je ne comprends pas trop, - pas assez même, car je ne comprends pas du tout; - je ne comprends pas en quoi peut consister l'avantage de faire porter la date du *dimanche* à un journal distribué le SAMEDI *dès la pointe du jour*, non-seulement dans Paris, mais encore en province.

Serait-ce, par hasard, la prétention d'avoir l'air de donner la veille des nouvelles du lendemain?

Il est vrai que dans le dîner offert il y a huit jours à la rédaction de la *Gazette de Paris*, - et aussi à quelques autres invités, notre directeur a bien trouvé moyen de nous faire manger des petits pois de l'année prochaine.

Mais ce n'est pas pour les choses à venir - c'est pour les choses passées que je proteste; car voici ce qui arrive.

Pour être distribué le samedi matin, notre journal dûment plié, mis sous enveloppe et sous bande, doit être livré dès le vendredi aux porteurs - poste et autres. C'est-à-dire que, tout en réservant une petite place aux choses qu'il faudrait absolument insérer le vendredi (mais le matin, et de très bonne heure), il est absolument indispensable d'imprimer le jeudi.

Alors, comment faire passer les cent cinquante ou deux cent lignes - plus ou moins - revenant de droit à un ouvrage représenté le soir même de ce jour, comme cela est arrivé, par exemple, pour *Quentin Durward*?

C'est impossible! Mais le public, qui n'a pas à s'occuper de ces détails, - le public, voyant la date du dimanche sur le dernier numéro d'une publication hebdomadaire, pense tout naturellement devoir y trouver le compte-rendu d'une représentation remontant au milieu de la semaine. En ne l'y trouvant pas, il se fait déjà une idée au moins médiocre de l'activité de la rédaction; mais s'il l'aperçoit dans le numéro suivant, c'est bien autre chose, et il s'écrie: « Ah! bah! ce journal là... il ne parle des actualités que huit jours après tout le monde.

Voilà pourquoi (sans compter un véritable coup de soleil - un coup de soleil de mars qui m'aurait fait craindre le sort de Charles VI, si j'avais été bien sûr de pouvoir appeler *raison* ce qui a failli me faire perdre); voilà pourquoi je n'ai rien envoyé à l'imprimerie pour notre dernier numéro. Car dans les *steeple-chases* des comptes-rendus de théâtre, ce qu'il faut surtout - c'est moins de ne pas faire de faux pas - de ne pas faire de *fautes*, comme on dit en équitation que de précéder ses concurrents.

Or, l'important ouvrage de l'Opéra-Comique - la manière dont il a été interprété - l'interminable part d'éloges revenant à Couderc - la part moins interminable de Mlle Boulart, qui n'avait pas pris la peine d'étudier la partie vocale d'un rôle déjà trop fort pour elle - la belle partition de M. Gevaert [Gevaert] - tout cela exigeait un long article, j'ai été découragé par la pensée d'arriver après les autres/

Je l'ai été d'autant plus, que je croyais avoir pris toutes mes dispositions pour donner notre compte rendu huit jours plus tôt, - c'est-à-dire le lendemain même de la première représentation, puisque, commencée le jeudi soir, elle s'est seulement terminée à une heure du matin.

Pour arriver à cette célérité, il suffisait de faire mon article après avoir entendu

la répétition générale, afin de n'avoir plus qu'à le retoucher en sortant de la première représentation. Je n'ai pu assister à aucune des répétitions. – Quant à la représentation, elle ne m'a guère permis de revoir mes pénates avant deux heures du matin!... Il est bien entendu que je n'ai pas trouvé suffisamment récréatif de passer le reste de la nuit à noircir du papier blanc... Et voilà comment je n'ai pas rendu compte-, comment je ne rendrai plus compte maintenant de la belle partition de *Quentin Durward*. – Mais je résumerai en deux lignes ce que j'aurais dit alors en deux colonnes.

Sans parler de la tâche difficile que d'étaient imposée MM. Cormon et Michel Carré en mettant en action un simple récit – et surtout un récit de Walter Scott – sans parler de la magnificence de la mise en scène; sans parler de la beauté des décors, des costumes, etc., la seule partition de M. Gevaërt [Gevaert] est une des plus remarquables qui depuis longtemps se sont produites à l'Opéra-Comique.

Il serait facile de le prouver, même en se bornant à en signaler les parties faibles; car, à titres divers et dans un ouvrage de moindre valeur, ces défauts pourraient passer pour des qualités. – Mais je résumerai l'œuvre par une simple appréciation sur le talent du jeune et savant maître.

M. Gevaërt [Gevaert] sait tout ce qui peut s'apprendre en musique; mais dans son étude approfondie des maîtres tant anciens que modernes, il semble s'être plus initié au style et à la forme de chacun qu'au sentiment ou à la pensée dont ce style et cette forme ne sont que l'enveloppe matérielle. Il est donc plus porté à exprimer les sentiments tumultueux des masses que les secrètes aspirations de l'âme; ce qui explique l'incontestable supériorité de ses chœurs, la splendeur de sa sonorité et le brillant coloris de ses harmonies.

Avec tout d'érudition, à cause même de cette érudition, les talents acquis du maître étouffent le talent naturel du jeune musicien. Dans l'éclectisme où il erre enfin, M. Gevaërt [Gevaert] *se cherche*: - il ne s'est pas encore trouvé, mais – *il brûle*.

GAZETTE DE PARIS, 11 avril 1858, p. 4.

Journal Title:	GAZETTE DE PARIS
Journal Subtitle:	NON POLITIQUE
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	11 April 1858
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°106
Year:	3 ^e année
Series:	None
Issue:	11 Avril 1858
Livraison:	None
Pagination:	4
Title of Article:	Causerie Musicale
Subtitle of Article:	Coup d'œil rétrospectif sur la première représentation de <i>QUENTIN DURWARD</i> .
Signature:	Léon Gatayes
Pseudonym:	None
Author:	Joseph-Léon Gatayes
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None